

2050 et L'ère de l'après ville ?

De la disparition de la ville en Occident et l'apparition de l'urbain

Éléments de questionnements :

« Comment fonder les établissements humains à l'horizon 2050 ? »

Texte rédigé à partir d'articles et des livres de Madame Françoise Choay (notamment « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », « La règle et le modèle » ainsi que « Pour une anthropologie de l'espace ») avec son autorisation ainsi que de notre propre expérience (dont professionnelle) de l'espace.

I - la disparition de la « ville » en Occident

En Occident, que ce soit le terme « Ville » ou celui d « Urbain » tous deux sont essentiellement aujourd'hui définis par convention administrative afin de fonder le droit de l'action d'affectation et d'utilisation des sols.

Le terme « ville » continue d'être utilisé comme s'il désignait un universel culturel, une entité impérissable alors que les populations rurales migrent vers des concentrations urbaines aux multiples appellations : agglomérations, banlieues, conurbations, technopoles, mégapoles, villes nouvelles, aéroville.

La ville occidentale d'avant la pré-industrialisation a laissé place à l'urbanisation qui l'a débordé bien au delà de ses lisières.

A cette époque, la ville européenne était une entité à deux faces indissociables que les romains nommaient :

Urbs : un espace bâti, le territoire physique des établissements humains

Civitas : une communauté sociale qui habite cet espace bâti, édifié

Edifié à l'échelle de la marche, (aucune énergie autre qu'animal pour les déplacements et les transports n'était alors disponible), l'espace bâti centralise et concentre des activités multiples et conditionne le tissage des liens sociaux. La ville du Moyen-âge n'était pas « dans la campagne mais *de* la campagne » l'indiquait L. Mumford.

L'urbanité est alors « *la relation qui lie, d'une part, un lieu bâti et sa configuration spatiale et, de l'autre, l'aptitude du groupe qui l'occupe à générer des liens sociaux et conviviaux* »

Dans cette Europe, l'espace édifié est l'ensemble constitué de la ville et de la campagne dans une relation de proximité : le local.

II - La disparition de la ville avec l'apparition et la généralisation maillée des réseaux techniques : l'urbanisation

A partir des années 1800 avec le transport de l'énergie naît l'industrialisation de la production des biens et leurs transports notamment par le train.

Les villes changent d'échelle : largeur des voiries, dimension des parcelles, hauteur des immeubles, générant l'espacement des activités et la spécialisation de l'espace. L'urbanisation induite franchit les octrois et se répand indistinctement sur les terres maraichères, agricoles et forestières.

C'est l'apparition des premiers « panoramas » qui donnent à situer la ville dans une perspective déjà sinon mondiale au moins européenne.

Hausmann note à propos de Paris :

« Est-ce bien une commune que cette immense capitale ? Quel lien municipal unit les deux millions d'habitants qui s'y pressent ? Peut-on même observer entre eux des affinités d'origines. Non ! La plupart appartiennent à plusieurs départements, beaucoup à des pays étrangers, dans lesquels ils conservent leur parenté, leurs plus chers intérêts, et souvent, la meilleure part de leur fortune. Paris est pour eux comme un grand marché de consommations, un immense chantier de travail... Ce n'est pas leur pays¹»

Cerda propose le terme d'urbanisme. Il souligne l'importance des réseaux techniques dont les transports dans le devenir des villes et de leurs tissus.

En cette fin du XIX^e siècle, les innovations dans la construction : les matériaux dont l'acier et le verre, l'introduction de l'électricité² et de l'ascenseur ont modifié et la structure des immeubles et la densité des quartiers, une part des rapports sociaux de proximité.

Les transports des personnes et des biens, intermédiaires comme finaux, agissent à la fois comme agent de densification et agent de dissémination de l'urbanisation. Quant aux télécommunications elles parachèvent la possibilité, la facilité d'investir indifféremment tout type d'espace.

L'évolution continue de ces réseaux techniques a éloigné définitivement la ville et la campagne produisant un mode d'occupation de l'espace alors inconnu et toujours à l'œuvre.

La « déconstruction » de la ville pré-industrielle est en marche : les cités-jardins anglaises³, les cités ouvrières allemandes, les banlieues etc... et bientôt les villes nouvelles premières tentatives d'une offre globale à l'organisation de flux démographiques.

La transformation des établissements humains s'accroît et s'accélère après la deuxième guerre mondiale par la généralisation des réseaux techniques issues d'innovations majeures tant dans les transports physiques (TGV, gros porteurs) qu'immatériels qui maillent le territoire mondial et qui abolissent notre rapport corporel quotidien à l'espace.

Le divorce de l'urbs et de civitas est consommé.

¹ Hausmann, Mémoires, t.II

² Puis du chauffage et de la climatisation

³ La garden city d'Ebenzer Howard est un modèle de ville complète qui sous-entend un projet global de société. Le dispositif d'Howard qu'il ne dessine pas, avait pour objet de préserver à la fois la ville et la campagne et de mettre leur complémentarité au service de l'urbanité et de la qualité de vie en prévenant la dissémination des constructions perçue comme haut risque social et culturel.

L'appartenance à une communauté ne se fonde plus ni sur la proximité ni sur la densité démographique et la géographie locales.

Les réseaux nous déconnectent des lieux et du réel.

L'urbain est l'entité constituée par ces réseaux techniques où l'on se branche où que l'on se trouve.

Le développement de l'urbain tend à faire disparaître l'urbanité, celle-ci ne résiste que dans quelques grandes métropoles comme Rome, Paris, Vienne sous forme de poches fragmentaires et dans des villes moyennes ou villages souvent alors voués à une activité touristique de consommation. Alors que leur pérennité serait assurée par leur affectation à des utilisations contemporaines.

Devenus anachroniques, ces mots de cité, de bourg, de village, de campagne nous renvoie à notre implication corporelle dans la découverte et l'apprentissage de l'espace (car on y séjourne physiquement et forcément quelque part!). Ces mots ne nous empêchent-ils pas d'inventer notre propre espace urbain?

III Penser l'urbain : l'ère d'après la ville.

Se détacher, se libérer de cet archaïsme « ville » par la mise en évidence des liens qui, dans les sociétés traditionnelles, lient le fonctionnement social à l'organisation des espaces (CF Lévi-Strauss, Bourdieu ou encore Coing).

L'étude de l'histoire de la formation des tissus anciens contribuent à positionner ces mots de cité, de bourg et de village. Cette observation attentive permettrait-elles de transposer ses enseignements à notre société globale au sein de laquelle les notions d'enracinements et d'appartenance locale ont perdu leur pertinence et demandent à être repensées en fonction des nouveaux paramètres et selon un rapport inédit au temps.

L'évolution de la pratique d'édifier : celle de l'architecture, l'a conduite selon la prophétie d'Adolphe Loos « à un art de bâtir qui est devenu un art graphique » accentué par les images de synthèse, accentuant sa dématérialisation. De Vitruve à Perret, alors qu'au fil du temps elle a édifié des villages et des villes superbes en mariant, au sein de tissus, des immeubles aux fonctions successives (église, couvent, lieu de culte, caserne, arsenal, hôpital, gare, école, habitat ...) tout en utilisant les matériaux et innovations disponibles et entretenant une multiplicité d'artisans. Artisans en contact direct avec l'habitant.

L'architecture qui œuvrait à l'échelle locale a disparu. Quelque soit les techniques utilisées, la pratique de l'architecture n'exige-t-elle pas une implication corporelle tant de l'architecte que des habitants ?

Aussi la première question est celle de l'échelle de la marche, du contact physique, celle du local, de l'urbanité massivement évacuée par l'efficacité des réseaux techniques et la vénération (fascination) que nous leur portons.

L'urbain n'est pas synonyme d'urbanité, celle de la campagne comme celle de la ville.

Si cette urbanité est le fruit d'un agencement d'une forme d'édifier et d'une forme de convivialité, peut-on alors produire aujourd'hui comme le souhaitait Howard, des

« noyaux d'urbanité » de tailles et de formes multiples se déployant dans une relation⁴ semblable à celle qui liait la ville et la campagne ?

Produisant ainsi nos propres échelles de l'urbanité comme Haussmann sut les édifier à Paris. En effet Haussmann a actualisé le tissu urbain de Paris, le modernisant et l'agrandissant par l'application de proportions rigoureuses entre hauteurs et largeurs des chaussées et des trottoirs ainsi que des bâtiments qui les bordent tout en gardant la plus grande partie du tissu existant d'une moindre échelle ou encore en s'inscrivant le long des chemins ruraux des communes annexées.

Les extensions de Vienne et de Barcelone s'en sont inspirées.

L'ère de l'après la ville trouverait elle son chemin dans ces deux démarches : l'une abstraite et l'autre pragmatique ?

⁴ Ou seule l'énergie animale était disponible puisant sa propre énergie dans les ressources locales et renouvelables.